Königliches Gymnasium zu Elbing.

Wissenschaftliche Beilage.

Ostern 1896.

Analyses
des tragédies
du Cid, d'Horace, et de Phèdre.

Par
H. Kirschstein.

Progr.-No. 29.

ELBING
Buchdruckerei Reinhold Kühn
1896

Le Cid.

Au commencement de la tragèdie, l'action se passe dans la maison du comte Gormas. La scène s'ouvre par la joie touchante de sa fille Chimène. à qui sa confidente Elvire vient d'apprendre l'heureuse nouvelle que son père a consenti à l'alliance de Chimène avec don Rodrigue, fils de don Diègue; mais bien que celle-ci en soit ravie, elle ne peut s'empêcher de craindre qu' un revers inattendu ne détruise ce grand bonheur. D'ailleurs les hautes vertus du jeune chevalier ont aussi captivé l'infante Urraque, qui se plaint que son illustre naissance lui défende un tel mariage; ainsi, pour étouffer cette passion, elle favorise l'amour qu'elle voit naître entre Chimène et Rodrigue. Le même jour que don Diègue va demander au comte la main de Chimène pour son fils, le roi Fernand choisit don Diègue pour gouverneur de l'infant de Castille. Le comte est irrité de ce qu'un autre lui est préféré pour ce poste, auquel il prétendait lui-même, et il se laisse aller contre don Diègue à quelques paroles d'animosité. Comme la dispute devient de plus en plus violente, le comte, emporté de colère, frappe son interlocuteur au visage. Le vieillard outragé tire son épée, mais accablé par l'âge, il se voit trahi par ses forces et il est bientôt désarmé. Pendant qu'il gémit de cette insulte et de la faiblesse de son âge, il rencontre son fils Rodrigue, à qui il révèle ce qu'il souffre. Le jeune héros s'afflige d'abord de ce que l'honneur exige une vengeance qu'il doit tirer sur la père de son amante, mais après quelques tristes réflexions il a honte d'avoir trop balancé, et il se résout à sacrifier son amour à l'honneur. — Voilà donc le

nœud tragique bien enlacé et dont nous pressentons le dénoûment.

Le roi, informé de ce qui vient de se passer, dépêche don Arias chez le comte pour le mander à la cour; mais celui-ci refuse d'obéir à cet ordre. Au même moment Rodrigue le rencontre et le provoque à un combat singulier. La nouvelle de l'insulte faite à don Diègue a mis toute la cour en alarme. L'infante essaie de consoler Chimène qui ne peut maîtriser sa crainte et ses funestes pressentiments. Ayant appris que son père et Rodrigue sont sortis ensemble du palais, elle quitte, d'un pas rapide, son amie généreuse. Alors l'infante sent renaître son amour qu'elle croyait déjà avoir dompté, car elle prévoit que Rodrigue ou lavera la honte de sa famille dans le sang du comte, ou qu'il y périra; et elle ne doute pas que s'il réussit à l'emporter sur son adversaire, une telle victoire ne rende le héros digne d'épouser une princesse. Le roi est irrité de la désobéissance du comte, que don Sanche cherche à défendre, parce que lui-même est amoureux de Chimène. D'ailleurs le bruit s'est répandu à Seville, résidence royale, que les Maures menacent l'Andalousie d'une invasion. A peine le roi a-t-il ordonné de doubler les gardes des murailles et sur les bords du fleuve, qu'un seigneur de la cour l'avertit que le comte est tué par Rodrigue, que l'offense du père est vengée par le fils. Aussitôt Chimène vient se jeter aux pieds du roi en demandant justice de la mort de son père. Mais comme don Diègue déclare que c'est sur lui que le roi doit tirer vengeance, s'il veut venger cette mort, le roi décide que l'affaire sera délibérée en plein conseil.

Le troisième acte est rempli des plaintes de Rodrigue, qui vient d'anéantir son bonheur en prenant une vengeance juste et sanglante, et de celles de Chimène que l'honneur oblige à demander la mort du meurtrier. Mais quelle que soit la résolution du roi, à la justice duquel elle se fie, le trouble dans son âme devient si violent que quand le roi condamnerait Rodrigue, elle ne saurait survivre à la perte de son amant; aussi dédaigne-t-elle l'offre de don Sanche, qui se montre prêt à venger par les armes la mort du comte. Rodrigue paraît; ayant perdu l'amour de Chimène, il la conjure

de lui percer le cœur de sa propre main: ce serait un acte de miséricorde qu'elle ferait en lui ôtant la vie. Mais Chimène ne veut point augmenter sa douleur par une seconde mort, et elle le supplie de la laisser seule dans sa détresse. Il sort et rencontre son père, mais il n'écoute pas ses remerîments. Plongé dans le désespoir il apprend qu'on a vu plusieurs vaisseaux des Maures remonter le fleuve, et que la cour et les habitants de Séville craignent que les ennemis ne fassent, dans la nuit, une descente pour prendre la ville d'assaut. Aussitôt il résout de se mettre à la tête des chevaliers qui, indignés de l'offense de don Diègue, ont accouru pour le venger. Désespérant de son propre sort il ne songe qu'à sauver la patrie dans le péril menaçant. Le vieux père tout en approuvant cette résolution lui fait espérer qu'il obtiendra, par une victoire, le pardon du roi et qu'il recouvra, en revenant vainqueur, l'amour de Chimène.

Le quatrième acte commence par un entretien entre Chimène et Elvire, sa confidente, au sujet de la victoire que Rodrigue vient de remporter sur les Maures. Chimène ne peut partager la joie générale, étant obligée de suivre son triste devoir. L'infante vient consoler son amie et cherche à lui persuader qu'elle a fait assez pour son honneur en demandant la mort de Rodrigue; mais comme celui-ci, par cet exploit fameux, est devenu l'unique appui de tout l'Etat, elle devrait se glorifier d'être l'amante d'un héros à qui les ennemis eux-mêmes ont donné le nom du Cid. Dans la scène suivante, Rodrigue fait au roi un rapport du combat où il a fait deux rois prisonniers. A peine l'a-t-il achevé, qu'on vient annoncer au roi que Chimène va paraître devant lui pour demander de nouveau la vengeance. Il congédie le héros, afin que sa vue ne la blesse pas, et il le remercie de sa victoire en l'embrassant en présence des seigneurs de sa cour. Puis il ordonne que ceux-ci feignent d'être tristes, pour qu'il éprouve, par cette feinte, le vrais sentiments de Chimène; puis, comme elle paraît, il lui fait croire que Rodrigue après avoir remporté la victoire est tombé dans le combat, et qu'elle doit rendre grâces au Ciel d'avoir achevé la vengeance. Voilà l'effet de cette nouvelle horrible: elle s'évanouit et c'est

ainsi qu'elle découvre quel amour elle nourrit encore pour lui. Cependant dès qu'elle est désabusée, elle rappelle au roi ce qu'il lui a promis, puis, dans un moment d'exaltation, elle demande la tête de Rodrigue à tous les chevaliers de la cour, et promet d'épouser qui que ce soit qui la venge. Le roi, pour la satisfaire, ordonne un combat singulier entre Rodrigue et don Sanche, qui se présente pour champion de Chimène, en ajoutant la condition que celui qui sortira vainqueur du combat recevra la main de la fille du comte.

Rodrigue croyant que Chimène désire sa mort vient, prêt à mourir, lui faire un dernier adieu. Alors l'amour dont elle est éprise ne peut plus se taire: elle lui rappelle que sa main sera à celui qui reviendra vainqueur du combat ordonné par le roi. Ravi de cette réponse, il vole dans un combat où nul adversaire ne pourrait lui disputer le prix tant désiré. Pour une dernière fois nous sommes témoins des transports de l'infante: l'amour à peine dompté renaît dans son cœur; mais comme elle se persuade que Chimène ne cessera jamais d'aimer le héros, elle va se résigner à sa destinée. Cependant Chimène, saisie d'une angoisse mortelle, craint une funeste issue du combat. Don Sanche paraît: comme on s'y attend bien, il a succombé au combat, mais Rodrigue aussi généreux que vaillant lui a laissé la vie en lui ordonnant d'aller déposer son épée aux pieds de Chimène. Mais elle, croyant Rodrigue mort et don Sanche vainqueur, ne laissant pas à celui-ci le temps de dire le résultat du combat, elle l'accable de violents reproches et éclate en sanglots. Alors le roi entre, suivi des gentilshommes de sa cour, lui apprend que son amant est vainqueur, lui représente qu'elle a fait tout ce que l'honneur lui commande, et l'engage à pardonner à Rodrigue, qui vient d'entrer en scène. Comme Chimène hésite d'abord, ne sachant à quoi se décider, le roi lui propose un délai d'un an, qui lui donnera le temps d'essuyer ses larmes, pendant que son amant acquerra plus de lauriers. Heureux de ce que Chimène y consent, Rodrigue part pour de nouveaux exploits.

Horace.

Les Romains se sont mis en campagne contre les habitants d'Albe: l'issue de cette guerre décidera laquelle des deux villes aura l'empire sur les peuples de Latium. Horace, jeune chevalier romain, a quitté son épouse Sabine, d'origine Albaine, pour aller avec ses compatriotes combattre contre les Albains. Sabine déteste cette guerre; bien qu'elle aime Rome, sa patrie nouvelle, dont elle prévoit la grandeur future, elle s'afflige de ce que les Romains vont combattre des ennemis qu'elle doit chérir et auxquels elle est attachée par les liens du sang. Un nouveau mariage doit encore resserrer cette alliance: Camille, sœur d'Horace, est fiancée à Curiace, frère de Sabine. Cependant le même jour que les amants ont obtenu le consentement du vieil Horace, père de Camille, la guerre a éclaté entre les deux villes. Camille éprouve les mêmes craintes et les mêmes chagrins que Sabine; néanmoins elle espère la paix, car un vieux Grec, à qui Apollon a révélé l'avenir, lui a prédit qu'elle sera bientôt unie à Curiace, que les dieux ont exaucé les vœux des deux amants, et qu'ils affermiront leur bonheur. Mais pendant la nuit un songe effrayant est venu jeter l'épouvante dans son âme et renouveler sa crainte. C'est en vain que Julie, sa confidente, cherche à la calmer, qu'elle lui rappelle les vœux de Valère, qu'elle lui vante les vertus de ce chevalier romain. Camille n'en veut rien entendre et jure de rester à jamais fidèle à Curiace. Au même moment Curiace entre pour annoncer l'heureuse nouvelle d'une trêve: comme les deux armées étaient sur le point d'en venir aux mains, le chef des Albains, ayant horreur de tout le sang qui allait se répandre, a proposé de terminer la guerre par un combat singulier entre trois Romains et trois de ses compatriotes. L'ardeur des guerriers a cédé à cet avis qui fut applaudi dans les deux camps. Curiace ajoute à cette nouvelle la promesse que le vieil Horace vient de lui faire de lui donner le lendemain du combat, quelle qu' en soit l'issue, la main de sa fille Camille. Mais celle-ci ne pouvant partager entièrement la joie de son amant, ne fait que dire que c'est

son devoir d'obéir à l'ordre de son père, et elle reste saisie de sombres pressentiments.

Les Romains ont choisi Horace et ses deux frères pour leurs champions. Curiace en félicitant son beau-frère d'un tel honneur, et en même temps affligé de ce que la victoire du héros sera aussi funeste pour Albe que sa mort doit être douloureuse à sa famille, est averti que les Albains lui confié leur sort, à lui ainsi qu' à ses deux frères. Quoiqu'il se réjouisse de se voir autant estimé de ses compatriotes que les Horaces le sont des Romains, il est troublé à la pensée d'un combat si contraire à la nature, tandis que le farouche Horace ne songe qu'à la gloire qu'il va acquérir, soit qu'il revienne vainqueur, soit qu'il meure pour la patrie. Néanmoins quel que soit le parti à qui les dieux accordent la victoire, il aura toujours pour Sabine la même affection, et il demande à Camille un sentiment pareil, au cas qu'il succombe lui-même dans ce combat. Bien que Curiace ait des sentiments plus humains, il n'est pas pourtant moins prêt que lui à sacrifier son amour à la patrie. Ni les prières ni les larmes des deux femmes n'ont aucun pouvoir sur ces âmes endurcies. Le vieil Horace aussi s'émeut, mais il reprend bientôt sa fermeté, et il encourage les deux héros à remplir la tâche à laquelle la patrie appelle l'un comme l'autre.

Le troisième acte commence par un monologue de Sabine: elle croit avoir retrouvé, dans ses troubles, une ferme espérance et elle se vante de la gloire que son mari ou son frère acquerra dans ce combat, parce qu'elle appartient à toutes les deux familles. Mais bientôt son âme s'attriste, car la victoire ne sera remportée que sur des parents, et elle aura toujours à déplorer la mort des siens. Julie arrive et lui apprend qu'au moment où les combattants ont paru sur le champ de bataille, prêts à s'égorger les uns les autres, les deux armées n'ont pu rester insensibles à cet aspect effrayant. L'émotion allant toujours croissant, le roi Tulle a proposé de consulter d'abord une autre fois la volonté des dieux. Sabine espère que les dieux n'approuveront pas ce combat, qui lui paraît être un crime, mais Camille n'augure rien de bon, craignant que les mêmes dieux qui ont une fois ordonné

le combat ne changent pas de volonté. Pendant que les deux femmes disputent à qui est la plus malheureuse, car chacune craint pour ses frères, mais l'une est menacée de perdre son mari, l'autre son fiancé, le vieil Horace survient et leur annonce que les dieux ont approuvé l'ancien choix des combattants. Il se serait réjoui, lui-même, de voir ses fils combattre contre d'autres Albains; mais puisque les dieux l'ont ainsi ordonné, il se résigne à leur volonté, car pour lui, il n'y a point de doute que la victoire n'appartienne aux Romains, et que ses fils n'aient la gloire de sauver la patrie. Dans ce moment Julie revient lui annoncer que deux de ses fils sont tués et que le troisième a pris la fuite. Hélas, quel effet cette fuite produit-elle sur le vieux Romain! Il éclate en imprécations contre ce fils qui a trahi sa patrie et qui n'a pas su imiter l'exemple glorieux de ses nobles frères. Comme Julie lui demande: „Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?“ le vieillard ne balance aucun instant à répondre. „Qu'il mourût!“ s'écrie-t-il, et s'arrachant d'auprès des deux femmes, il jure de laver la honte de sa famille dans le sang de son fils.

En vain Camille cherche-t-elle à ramener son père à de plus doux sentiments, il ne l'écoute pas en protestant de son autorité paternelle. Mais quelques moments après il apprend de Valère le triomphe du fils qu'il vient de maudire. Sa fuite n'avait été qu'un stratagème. Quand Horace eut vu ses adversaires le poursuivre à des distances inégales à cause des blessures déjà reçues, il s'était retourné brusquement, avait d'abord attaqué l'aîné des Curiaces, l'avait tué, ensuite, après lui, les deux autres. L'ineffable effet de cette nouvelle merveilleuse se peint dans l'émotion énivrante du vieillard qui ne songe plus à la mort de ses deux autres fils et ne fait que glorifier son fils vainqueur, l'unique appui de tout l'Etat. Il défend même à Camille de pleurer la perte de son fiancé, et sort pour annoncer cette gloire à Sabine. qui ne s'affligera pas trop, il espère, de la mort de ses frères, parce qu'elle participe, elle aussi, à la gloire de son mari. Camille reste seule, et c'est dans cette scène qu'elle nous fait voir la grandeur de son amour et de sa détresse. A la première nouvelle du combat, elle avait plaint la mort de ses deux frères, mais

comme à présent la cruauté des dieux lui a arraché Curiace, son fiancé, son désespoir est sans bornes. L'ordre de son père qu'elle accueille bien le farouche vainqueur, et le personnage de Valère qui a rapporté cette nouvelle en dissimulant une joie secrète, la poussent dans une telle fureur, qui nous fait trembler pour le sort de l'amante infortunée. Horace, fier de son triomphe, rentre dans la maison où il croit être reçu avec des transports de joie; mais il ne rencontre que Camille qui, au lieu de le féliciter de sa victoire, l'accable de reproches et d'imprécations. Quelle rage peut égaler celle qu'il éprouve. Il tire son épée et se précipitant sur sa sœur qui s'enfuit devant sa rage, il la lui plonge dans le cœur. „Qu' elle aille, s'écrie-t-il, pleurer aux enfers son amant, et que toute Romaine qui ose l'imiter reçoive un châtiment pareil.“ Sabine arrive; saisie d'horreur, elle demande au meurtrier de la tuer, elle aussi qui est du sang des Curiaces. A ces mots, Horace revient à des sentiments plus calmes, il se plaint que les dieux aient accordé une telle puissance aux femmes, et il s'éloigne ne sachant plus résister à ses demandes ni à ses reproches.

Mais ensuite il se repent de son forfait et il supplie son père de lui ôter la vie. Alors arrive le roi Tulle. Il console le vieil Horace de la mort de ses deux fils tombés en combattant pour la patrie, et il le félicite sur le triomphe du jeune vainqueur et sur la gloire de sa famille, qui durera aussi longtemps que Rome elle-même. Déjà informé par Valère du nouveau malheur dont le vieillard est frappé par la perte de sa fille, il le plaint de ce qu'un jour si heureux pour la patrie a été si funeste pour sa famille. Valère, dans un long discours, demande au roi la mort du meurtrier. Horace est prêt à mourir. Alors le vieux père défend, aux termes les plus touchants, le fils qui lui est resté seul de tous ses enfants et qui est l'unique appui de sa vieillesse. „Dans Rome, dit-il, et hors de Rome il n'y a point de lieu pour son supplice; car Rome ne souffrira jamais qu'il périsse dans une ville qu'il vient de sauver, ni que le même camp, témoin de sa victoire, le devienne aussi de son châtiment.“ Le roi répond que les lois doivent se taire à l'égard d'un héros qui a

conservé la couronne à lui et la liberté aux Romains. „C'est, dit-il, par un trop grand amour pour sa patrie qu'il a été entraîné à ce crime". Il lui fait grâce. Puis il ordonne que le corps de Camille soit déposé dans le même tombeau que celui de Curiace. Ainsi s'est accompli l'oracle qui avait promis à cette jeune Romaine qu'aucun sort ne séparerait les deux amants: ils sont unis par la mort.

Phèdre.

Phèdre est de toutes les tragédies classiques la plus pathétique et la mieux conçue, c'est celle où le génie de Racine brille dans son plus beau lustre et par la grandeur du sujet et par cette élégance du style qui le distingue entre tous les tragiques français, c'est elle qui produit encore le plus d'effet au théâtre par l'énergie des passions et par cette continuelle alternative de crainte et de compassion qu'on exige dans une tragédie, c'est enfin celle que notre poète Schiller a jugée digne de traduire, et cette traduction est le dernier ouvrage qu'il ait achevé. Le rôle de Phèdre Racine l'a pris dans Euripide, à qui il avait déjà emprunté les sujets de La Thebaïde d'Andromaque, et d'Iphigénie; mais dans quelques scènes de Phèdre, par exemple dans la cinquième du deuxième acte, il a aussi suivi le tragique romain Sénèque, sous le nom duquel dix pièces sont venues à nous: ce sont des imitations de chefs-d'œuvre grecs, probablement composées sous les premiers empereurs romains et écrites dans un langage ampoulé. Cependant ces pièces étaient bien admirées à l'âge de la renaissance et souvent imitées par les poètes français de cette époque. Aussi la première tragédie de Corneille fut-elle une imitation de Sénèque, et comme les défauts de cet auteur, appartenant à la décadence de l'art antique, passaient alors pour des beautés, Corneille a encore exagéré, dans sa Médée, l'atrocité de son modèle; mais Racine, qui s'était adonné, dans sa jeunesse, à étudier les grands tragiques, a su affronter une telle influence d'un modèle vicieux.

Dans la tragédie d'Euripide, comme dans celle de Sénèque, tout notre intérêt s'attache à l'innocent Hippolyte, c'est lui qui a le rôle principal, et qui devient coupable parce qu'il, s'abandonnant entièrement au culte de la chaste déesse Diane, dédaigne de se rendre dans le service de Vénus. C'est dans le prologue du drame grec que Vénus explique les raisons de la colère qu'elle a contre Hippolyte, et qu'elle se vengera de lui en inspirant à l'épouse de Thésée un violent amour pour Hippolyte. Celui-ci expiera le dédain qu'il a pour l'amour, mais Phèdre périra la première: „car, dit-elle (Eurip. Hipp. 48—50), je ne saurais préférer l'intérêt de la reine au plaisir de tirer vengeance de mes ennemis."

Racine a changé complètement l'idée du drame: d'abord il a tâché de représenter l'héroïne moins odieuse qu'elle ne se trouve dans les poètes anciens, puis il a voulu nous inspirer une profonde compassion pour cette femme qui est saisie d'un amour funeste qu'elle a en horreur elle-même, mais qu'elle ne sait plus dompter; enfin il a donné une faiblesse à Hippolyte qui, entraîné par l'amour, enfreint une défense expresse de son père. C'est pour cette raison que Racine a ajouté le rôle d'Aricie, et il faut convenir de ce que le personnage d'Hippolyte est devenu, par cette innovation, plus tragique qu'il n'est dans Euripide. Ne songeant nullement à atténuer ou à excuser le crime de Phèdre, il excite pourtant notre pitié pour la femme malheureuse et qui se rend coupable d'un péché horrible, car il nous fait regarder le péché comme le malheur le plus déplorable: il veut que nous haïssions le péché, mais que nous ayons pitié d'un homme tombé dans le péché. Représenter cette idée vraiment chrétienne dans une tragédie dont le sujet et les personnages sont pris dans la mythologie, c'était le dessein de Racine, et il y a réussi si bien, qu'il jugeait lui-même Phèdre la meilleure de ses tragédies.

L'action du drame se passe à Trézène. La scène représente la salle haute et découverte du palais royal (la péristyle), colonnades à droite, à gauche et au fond, en perspective l'acropole. Le seul meuble c'est une chaise qu'on voit près d'une colonne (voir v. 157). Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, se plaint à son gouverneur Théramène qu'il n'ait point

de nouvelles de son père, et il lui annonce qu'il veut remplir le devoir d'un fils en allant chercher les traces de Thésée C'est en vain que Théramène lui assure qu'il a déjà parcouru toute la Grèce, le jeune héros persiste dans son dessein; mais nous apprenons, par la suite de l'entretien, que ce n'est pas seulement son inquiétude sur le sort de son père, ni la haine de Phèdre, sa belle-mère, qui l'engagent à quitter Trézène: il est résolu de fuir parce qu'il s'est épris d'un amour violent pour Aricie. Les frères de cette princesse avaient autrefois tenté d'enlever à Thésée l'héritage de son père, mais ils avaient échoué tous dans leur entreprise. Afin que toute cette famille s'éteignît, Thésée avait défendu à Aricie de se marier, craignant que celui à qui elle lierait son sort ne vengeât la mort de ses frères. C'est pour cette raison qu' Hippolyte veut s'éloigner des lieux où la présence d'Aricie ne cesse d'augmenter sa passion. Comme il va sortir, arrive Œnone, troublée par l'état pitoyable de la reine. Phèdre se trouve, nous la voyons aussitôt qu'Hippolyte et Théramène ont quitté la scène, elle est dans une excitation contre laquelle tous les soins de sa fidèle nourrice ne savent aucun remède. Un secret terrible qu'elle n'ose dévoiler pèse tant sur son cœur qu'elle s'estime indigne de voir la lumière du jour, et qu'elle désire la mort. Puis elle s'écrie:

Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans sa carriere?

Œnone ne peut comprendre ni ce que ces paroles signifient, ni de qui sa maîtresse parle; enfin elle réussit à lui arracher l'aveu que c'est Hippolyte qu'elle aime avec une fureur insensée. Quoi qu'elle ait fait pour éteindre cette passion, quelques sacrifices qu'elle ait offerts aux dieux, elle n'a pu trouver le repos; et elle demande à sa nourrice de la laisser mourir.

Cette scène a été toujours admirée comme un chef-d'œuvre sans pareil, où l'amour passionné et malheureux est peint avec une vérité saisissante. La Harpe, l'auteur du Lycée, dit: „Une pareille scène pèse plus d'une tragédie, et Racine en a plus d'une de ce poids.“ Bien qu'Euripide ait fourni le motif et quelques vers, pourtant il faut avouer que Racine a sur-

passé son modèle, et nous nous rangerons au jugement de Voltaire qui prétend que le rôle de Phèdre est le plus tragique qui soit jamais mis en scène.

A peine Phèdre a-t-elle fait connaître et son amour pour Hippolyte et son dessein de mourir, que Panope, femme de sa suite, lui annonce qu'on vient d'apprendre, au port, la mort de Thésée, et elle l'avertit qu'Hippolyte s'apprête à s'embarquer pour Athènes, où le peuple veut élever Aricie sur le trône. Mais parce que Phèdre doit succéder légitimement à l'époux défunt dans le règne, et que maintenant — nous sommes dans l'âge héroïque — elle peut avouer son amour, Œnone l'enhardit à prétendre à la couronne pour elle et son fils et à s'allier à Hippolyte contre Aricie. Phèdre tout en écoutant ce conseil doute qu'une couronne ou l'amour maternel puisse la ramener à la vie.

Au commencement du deuxième acte, Ismène félicite sa maîtresse Aricie de ce que la mort de Thésée l'a rendue à la liberté. Mais celle-ci met encore la nouvelle inattendue en doute craignant qu'Hippolyte ne change point sa condition. Ismène, cependant, assure que Thésée est descendu aux enfers, d'où aucun mortel ne pourra revenir, et elle ajoute qu'elle soupçonne Hippolyte d'être embrasé d'amour pour sa maîtresse. Quoique convaincue par les raisons de sa confidente, Aricie ne peut d'abord croire son bonheur; puis elle se glorifie d'avoir dompté, par sa beauté, le cœur orgeilleux d'Hippolyte qui semblait dédaigner tout le sexe. Sa joie va toujours croissant: elle est si fière de cet amour, qu'elle s'estime plus heureuse que Phèdre même. Le spectateur partage les transports d'Aricie, mais il ne peut pas s'empêcher de craindre que cet excès de bonheur ne soit d'une courte durée, et que son amour ne soit frappé d'un coup fatal. Cependant, dans la scène suivante, Hippolyte se présente pour affirmer à la princesse la mort de son père et lui annoncer qu'il abolit la loi qui la concernait. Mais non content d'accomplir ce que la justice demandait, il lui déclare son intention de l'élever au trône de ses aïeux et il lui confesse enfin son amour, en ajoutant

ne rejetez pas des vœux mal exprimés
Qu'Hippolyte sans vous n'aurait jamais formés.

Dans ce moment arrive Théramène pour annoncer au prince que Phèdre lui demande un entretien. Aricie elle-même, touchée du sort de la malheureuse reine, engage Hippolyte à condescendre à cette demande. Phèdre commence par se plaindre de son sort et de celui de son jeune fils, qui, par la mort de Thésée, risque de perdre la couronne à laquelle il a, par sa naissance, de justes droits, et elle supplie Hippolyte de ne pas faire expier à l'enfant ce qu'il a éprouvé lui-même par la haine de la mère, car

Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins 'digne, seigneur, de votre inimitié.

C'est, dit-elle, pour une raison toute différente qu'elle affectait de paraître une marâtre irritée. Elle a aimé Thésée dès les premiers moments où il avait débarqué dans l'île de Crète; elle l'aime encore, son amour n'a pas cessé par la mort de Thésée, elle l'aime dans celui qui réunit en lui toutes les vertus de son défunt époux. Si Hippolyte était venu en Crète, elle l'aurait assisté certainement dans le combat avec le Minotaure par lequel Thésée s'est acquis tant de gloire. Mais bien qu'elle cherche à dévoiler sa passion pour Hippolyte, celui-ci, en rougissant, élude une réponse directe et feint d'avoir mal compris les paroles de sa belle-mère. Alors, nous entendons les plaintes passionées d'un amour dédaigné: elle maudit les dieux qui ont troublé son esprit et séduit sa raison, elle se rappelle les peines qu'elle a souffertes, elle se déteste elle-même pour avoir fait cet aveu, et elle prie Hippolyte de lui percer le cœur. Enfin elle lui arrache son épée et va déjà se donner la mort elle-même, lorsqu' Œnone arrive et emmène la reine qui est sur le point de s'évanouir. Hippolyte, resté dans un embarras extrême, est informé par Théramène que son vaisseau est prêt pour le départ, mais que désormais son voyage sera sans but, parce qu'un héraut est venu annoncer que les Athéniens ont choisi Phèdre pour leur souveraine.

D'ailleurs il a entendu un bruit qui prétend que Thésée est encore vivant et qu'il a paru en Epire.

Phèdre ne peut se réjouir de l'heureuse nouvelle qu'elle est appelée au trône, car son âme est trop embrasée de son amour pour Hippolyte. Bien qu'elle soit blessée par la rigueur de celui à qui elle vient de découvrir le secret caché dans le fond de son cœur, bien qu'elle se repente d'avoir donné un libre cours à sa passion, pourtant elle ne peut pas cesser de l'aimer; elle se livre plutôt à l'espoir de dompter enfin l'orgueil du prince, qu'une vie passée dans les forêts a rendu insensible aux charmes de l'amour. Elle ne veut accepter la régence que pour la partager avec lui. C'est en vain qu'Œnone cherche à ramener la reine à d'autres pensées, et qu'elle lui rappelle la grandeur de l'offense qu'elle a éprouvée, Phèdre lui ordonne d'aller offrir la couronne à Hippolyte et d'employer tous les moyens pour la fui faire accepter. Ensuite elle adresse une prière ardente à Vénus, pour que la déesse cesse enfin de la tourmenter, et qu'elle oblige plutôt Hippolyte à venir sacrifier à ses autels. Mais à peine a-t-elle achevé ses vœux, qu'Œnone revient annonçant la nouvelle foudroyante que Thésée est rentré dans le port. Le retour de son époux jette Phèdre dans le désespoir: elle se représente la grandeur de son péché, qu'elle trouve si horrible que les murs, pense-t-elle, parleront pour la dénoncer devant son époux; quand même les murs resteraient muets, Hippolyte, d'un air triomphant, découvrirait tout à son père. Encore en proie à ses remords et à ses craintes elle se souvient de ses malheureux enfants qui, par la honte de la mère, seront à jamais déshonorés. Alors Œnone s'offre à sauver l'honneur de la reine et elle ose l'enhardir à accuser Hippolyte, la première: en s'appuyant sur diverses preuves, telles que l'exil déjà subi par Hippolyte, la haine qu'elle a toujours fait voir contre lui, et l'épée laissée entre ses mains, elle pourrait bien confirmer sa déposition. Quoique son amour soit tout à coup changé en une violente haine, Phèdre recule d'abord devant l'iniquité de l'horrible conseil; mais son effroi et son trouble deviennent si forts qu'elle ne se sent plus capable de rien faire, et elle s'abandonne en tout à sa nourrice. C'est dans ce moment

qu'arrive Thésée, qui pendant six mois avait été retenu prisonnier par le roi d'Epire. Il va se jeter dans les bras de son épouse, mais elle se déclare indigne de le recevoir et s'éloigne précipitamment. Surpris de cet accueil, Thésée est encore plus étonné de ce que son fils, au lieu de lui souhaiter la bienvenue, lui demande la permission de quitter Trézène, pour qu'il se montre digne de son père par des exploits semblables aux siens. Thésée ne pouvant comprendre l'accueil froid et la sortie soudaine de la reine, ni la raison de la demande que vient de lui adresser son fils, croit que, pendant son abscence, quelque événement sinistre s'est passé. Il brûle d'apprendre ce qui a causé ce trouble, et il va se rendre auprès de la reine. Quoiqu' Hippolyte ne puisse se défendre de tristes pressentiments, il se croit pourtant rassuré par son innocence.

Avant que le quatrième acte commence, Œnone a exécuté son projet détestable; nous sommes saisis de crainte en voyant la fureur d'un père abusé, qui maudit le destin de lui avoir réservé cette honte à son retour. D'abord il ne peut pas croire qu'il ait un fils si coupable. mais il en est convaincu par les preuves que la nourrice lui rappelle, et il se décide à tirer une horrible vengeance du crime inoui. Il rebute brusquement son fils qui vient lui demander ce qui trouble son âme, il déclare qu'il ne veut jamais revoir ce traître, ce scélérat, et il implore, dans son aveugle colère, le secours de Neptune pour qu'il châtie un fils infâme et venge un père malheureux. Car après qu'il eut purgé les bords de la mer, infestés par des brigands, le dieu lui avait fait la promesse d'exaucer le premier vœu qu'il lui adresserait. Jamais, au milieu des plus grands dangers, il n'a profité de cette grâce, mais contre son propre fils il y recourt. Frappé d'une imputation si horrible, Hippolyte reste d'abord interdit, car le respect qu'il a pour l'honneur de son père lui défend de découvir la passion de Phèdre. Il essaye de se justifier en rappelant à Thésée sa vie précédente, ajoutant qu'il ne s'est jamais attiré le reproche de ne pas être chaste, qu'au contraire il s'est fait connaître dans toute la Grèce par la vertu qui distinguait feu sa mère, la reine des Amazones. Mais rien ne peut apaiser la fureur

du père, il voit plutôt dans l'amour qu'il lui suppose pour sa belle-mère, la cause de la rigidité vantée d'Hippolyte, qui, brûlant d'une horrible passion, dédaignait tout autre amour. Alors Hippolyte lui avoue qu'il aime Aricie, et il ajoute qu'il est venu lui faire la confession de son amour qu'il ne peut plus maîtriser, quoiqu'il se souvienne de la défense à l'égard de la princesse. Lorsque celui-ci, tout préoccupé des preuves d'Œnone, repousse cet aveu comme un mensonge grossier, en déclarant qu'il ne veut plus rien entendre, Hippolyte ose lui rappeler les crimes nombreux de la famille de Minos, dont Phèdre est descendue. Mais Thésée ne le laisse pas achever, et, plein de fureur, il la chasse de sa présence en l'abandonnant à la vengeance de Neptune. Le fils sort, tandis que les spectateurs sont saisis de terreur en voyant la colère d'un père qui ignore qu'il aille sacrifier son fils innocent.

A peine Hippolyte a-t-il quitté son père, qu'il ne reverra jamais, que celui-ci est ému de sentiments plus doux, mais convaincu du crime de son fils, il va conjurer Neptune d'exaucer sa prière. De ses apartements, Phèdre a entendu les imprécations de Thésée: tourmentée par ses remords, elle court à lui pour sauver une vie innocente; mais prévenue de l'amour d'Hippolyte pour Aricie, tous les bons sentiments s'éteignent tout d'un coup. Thésée étant sorti, la honte d'avoir une rivale redouble sa fureur, qui va toujours croissant de manière qu'elle veut déjà, au comble de sa rage, demander à Thésée la mort de sa rivale. Soudain, à cette pensée, elle s'arrête, effrayée du crime dont elle se sent coupable elle-même. Grande avait été sa jalousie, grand est son repentir. Saisie des remords les plus vifs, la vie lui est devenue à charge. Mais où recourir? La mort même ne lui présente pas de refuge, car son père Minos juge, aux enfers, les crimes commis par les mortels. S'imaginant être déjà devant son père malheureux et qui doit condamner sa propre fille, elle s'écrie:

> Pardonne, un dieu cruel a perdu ta famille;
> Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.

Touchée de la douleur de la reine, Œnone essaye de la con-

soler; mais Phèdre l'a prise en horreur et lui reproche ses conseils funestes.

„En effet, dit La Harpe (Lycée III. p. 351) ce qu'il y a de touchant, ce qu'il y a d'unique dans le rôle de Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour elle-même. Jamais la conscience n'a parlé si haut contre le crime, et jamais aussi une passion criminelle n'inspira une plus juste pitié." C'est un tableau des plus vrais et des plus terribles où l'art du poète a su peindre les ravages de l'amour et de la jalousie dans une âme violente et passionnée. Bien que nous comprenions que cet amour et cette jalousie vont entraîner l'innocent Hippolyte dans sa perte, pourtant nous balançons encore à condamner Phèdre ou à nous apitoyer sur elle, tant nous sommes émus de sa destinée.

Hippolyte, banni par son père, se croit affranchi de la loi qui lui défendait de s'unir avec Aricie; il la supplie de fuir avec lui. Dans un temple, situé non loin de la ville, les amants imploreront la protection des dieux pour qu'ils bénissent leur union. Bien qu'Aricie le presse de protester de son innocence devant Thésée, Hippolyte, par respect pour l'honneur de son père, se refuse à dévoiler la honte de Phèdre, et il se console par l'espoir que les dieux mettront tout au jour. Il quitte Aricie, bien éloigné de soupçonner qu'elle ne reverra que son corps inanimé. Suivant la dernière prière de son amant, elle n'ose pas découvir la vérité à Thésée, mais elle lui fait entendre qu'il est trompé, et qu'il doit rétracter l'imprécation faite contre le fils dont l'innocence ne pourrait étre longtemps méconnue. Thésée reste seul sur la scène, il est troublé par ce discours et il s'abîme dans de funestes pressentiments qui vont déjà s'accomplir, et de quelle manière! Il veut de nouveau interroger Œnone, lorsque Panope lui apprend qu'elle s'est précipitée dans la mer, et que la reine est livrée à un trouble inexplicable dont tous sont effrayés et qui fait craindre un nouveau malheur. L'éprouvante s'empare du roi; il ordonne qu'on rappelle son fils, et il supplie Neptune de retarder l'exaucement de sa prière cruelle. Mais il est trop tard. Déjà arrive Théramène qui vient rapporter au roi les derniers moments de son fils. En écoutant ce récit nous par-

tageons l'émotion et la douleur dont nous voyons saisi le père malheureux. Cet épisode, admirable par la sublime beauté des vers, et par l'effroi même qu'il fait naître dans l'âme des spectateurs, ne manquera jamais de faire l'impression la plus profonde. Sans diminuer la compassion qu'inspire Hippolyte mourant, Racine a su représenter Phèdre moins odieuse qu'elle ne le semble mériter. A peine avons-nous appris les conséquences funestes de son amour criminel, qu'elle paraît ellememe pour tout avouer. Troublée par la fureur de Vénus, séduite par la perfidie d'Œnone, elle a consenti à laisser paraître le jeune prince coupable; mais avant de mourir, elle réhabilitera l'innocence de celui qui ne peut plus entendre l'aveu d'une mourante. „La lumière du soleil, dit-elle, se ternissait en tombant sur moi qui suis si coupable; ma mort lui rendra sa pureté.“ Ayant pris un poison actif, préparé autrefois par Médée, elle tombe morte pendant ses dernières paroles. Thésée s'éloigne pour pleurer sur les restes de son fils, et pour accomplir le dernier souhait que celui-ci a confié à Théramène, il adopte Aricie pour sa fille.

C'était notre tâche de faire une comparaison de cette tragédie avec l'Hippolyte d'Euripide; mais il n'est pas aisé de prononcer entre deux chefs-d'œuvre, c'est encore un plus grand embarras où l'on se trouve, quand il faut porter un jugement sur deux ouvrages qui appartiennent à des temps tout à fait différents, car les œuvres de chaque poète sont empreintes du type spécial de son temps. Pour apprécier bien un poète, il faut d'abord connaître les idées et les mœurs et les usages de ses contemporains, parce que c'est parmi eux qu'il est né, et ce sont eux à qui il parle et qu'il veut intéresser et émouvoir. Mais par combien de siècles le règne de Louis XIV est-il éloigué de l'époque des grands tragiques grecs qui florissaient du temps de Thémistocle et de Périclès; est quelle est la différence entre la simplicité naïve et noble de l'antiquité et le raffinement et la galanterie de la cour de Versailles. Les poètes du „grand siècle“ avaient peine à comprendre les caractères de l'antiquité; ils avaient encore plus de peine à représenter les mœurs antiques, puisqu'il leur importait surtout d'amuser et d'intéresser le roi et les dames et

les gentilshommes de sa cour. C'est pour cette raison que la plupart des héros antiques agissent sur la scène comme des courtisans de Louis nommé „Roi-Soleil". Il fallut donc que Racine, pour plaire à son public, accommodât ses tragédies au goût de ses contemporains, qu'il fît de ses héros grecs et romains des gentilshommes français, qu'il prêtât à ses femmes le langage que parlaient les grandes dames de la cour. Aussi n'oublions pas qu'aucun acteur ne paraissait en scène dans le costume historique: les héros étaient vêtus comme les courtisans de Louis XIV; Andromaque, Iphigénie ou Phèdre n'avaient guère de ressemblance avec les personnages antiques dont elles portaient les noms. Ce ne fut qu'au commencement de notre siècle que le costume historique a été introduit sur la scène, et celui à qui cette heureuse innovation est due c'est François Talma, qui acquit ses lauriers immortels sous le premier empire.

Néanmoins, il faut avouer que de tous ses rivaux Racine a réussi le mieux à „conserver à chacun son propre caractère" (Boileau, Art poét. III 112). Quant au rôle de Phèdre, nous n'hésiterons pas à souscrire à ce que Kreyssig a dit dans sa Geschichte der franz. Nationallitt.[6] II p. 52: „Phèdre n'est ni Grecque ni Française, mais elle est la femme passionnée de tous les siècles et de toutes les nations. Elle est, si l'on veut, plutôt un type qu'un caractère individuel, mais les traits principaux de ce type sont puisés dans la nature." La beauté sublime de ce rôle fait que „les soirées où l'on représente Phèdre au Théâtre-Français sont toujours très belles et prouvent que le sentiment des hautes beautés littéraires reste vivace parmi nous" (L. Moland, Œuvres de J. Racine IV. 447). Les peines de l'amour malheureux, les remords du crime, les fureurs de la jalousie, c'est ce qui fait le charme de cette tragédie, et ce charme est rehaussé par un rhythme mélodieux et une diction enchanteresse. Finissons par citer les vers suivants du poème par lequel A. Dorchat a célébré en 1887, à Paris, l'anniversaire de la naissance de Racine:

Maître, à qui l'on devrait un encens immortel,
Laisse nos humbles vers fumer sur ton autel!

O pures visions! ô troupe magnanime!
C'est Bérénice, Esther, Andromaque et Monime,
C'est Hermione et Phèdre aux tragiques douleurs,
C'est Junie aux doux yeux voilés de tendres pleurs,
Les amantes en deuil, les pâles fiancées,
Toutes, le sein meurtri, toutes au cœur blessées,
Mais toutes, sans se plaindre et sans vouloir guérir,
Fières de leur blessure, heureuses d'en mourir.